

INSTITUT DE FRANCE

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

NOTICE

SUR LA VIE ET LES TRAVAUX

DE

M. ALEXANDRE BERTRAND

PAR

M. ED. CHAVANNES

MEMBRE DE L'ACADÉMIE

Lue dans la séance du 29 avril 1904



PARIS

TYPOGRAPHIE DE FIRMIN-DIDOT ET C^{ie}

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT DE FRANCE, RUE JACOB, 56

M D CCCC IV

INSTITUT.

1904. — 8.

Bibliothèque Maison de l'Orient



165822

NOTICE

SUR LA VIE ET LES TRAVAUX

DE

M. ALEXANDRE BERTRAND

PAR

M. ED. CHAVANNES

MEMBRE DE L'ACADÉMIE

Lue dans la séance du 29 avril 1904

Si je n'ai pas connu Alexandre Bertrand, j'ai eu du moins l'honneur d'être le collègue de son frère, l'illustre mathématicien Joseph Bertrand. Je me rappellerai toujours ma première entrevue avec ce grand savant; il y a de cela onze ans, je lui rendais visite au moment où je venais d'être nommé professeur au Collège de France; le hasard indulgent m'avait donné ce titre à l'âge où je n'étais encore qu'un écolier; quand Joseph Bertrand me vit entrer, il étendit la main devant ses sourcils comme pour mieux discerner dans le lointain le pygmée qui faisait son apparition; j'imagine que Gulliver dut recevoir

pareil accueil à son arrivée dans le pays des géants. L'impression que je ressentis alors, je l'éprouve aujourd'hui de nouveau en m'aventurant sur le domaine de la préhistoire ; je crois voir les explorateurs attirés de ces terres nouvelles considérer avec une stupéfaction bien légitime l'intrus qui se hasarde parmi eux. Je m'excuse de mon audace fort involontaire ; nul n'est plus que moi convaincu de mon incompetence dans ces matières.

A vrai dire, si Alexandre Bertrand était de ce monde, c'est peut-être son jugement qui m'eût paru le moins redoutable. En lisant ses écrits, en effet, je n'ai pas tardé à reconnaître sa rare bonté ; il était animé de cette naturelle bienveillance qui vient du cœur et qui répand autour d'elle comme un rayonnement ; ceux qui furent ses collaborateurs ou ses subordonnés pendant sa longue carrière pourraient l'attester ; ils sont nombreux ceux qui, comme Abel Maître, le chef des ateliers du Musée de Saint-Germain, lui ont dû les encouragements qui les ont incités à travailler avec un redoublement de zèle et à s'élever en quelque sorte au-dessus d'eux-mêmes. Je ne crois pas qu'on soit en droit de négliger les qualités morales d'un savant quand on apprécie son œuvre ; la supériorité intellectuelle n'a toute sa valeur que lorsqu'elle est accompagnée de la générosité de caractère qui attire et qui subjugué, qui éveille et qui féconde. L'action scientifique exercée par un homme ne se mesure pas seulement à la valeur de ses écrits : elle se manifeste aussi dans l'influence personnelle par laquelle il communique son esprit à tous ceux qui l'entourent.

Je n'essaierai pas de vous raconter la jeunesse

d'Alexandre Bertrand; tout a été dit à ce sujet dans les éloges académiques consacrés à la mémoire de Joseph. Ces deux frères sont d'inséparables Dioscures; on a tant parlé de Castor que Pollux est déjà bien connu. Je me bornerai, dans cette première période de la vie d'Alexandre Bertrand, à rappeler une circonstance qui me paraît avoir contribué à l'orientation de son esprit. Dès l'âge de onze ans, il avait perdu son père; quand il eut terminé ses études au lycée de Rennes, il vint à Paris pour se préparer à la section des lettres de l'École Normale; c'était en 1838; il avait dix-huit ans. Il habita pendant deux années chez son oncle, le naturaliste Roulin, dont on peut voir le buste dans une des salles de notre bibliothèque. Quelque trente ans plus tard, nous retrouvons dans les articles de Bertrand des notes de Roulin dont le témoignage lui permet, soit d'identifier certains animaux dessinés par les Troglodytes, soit de comparer à des parures en usage chez les Indiens d'Amérique un collier de coquillages découvert dans une sépulture de l'époque de la pierre taillée. Ainsi, les recherches auxquelles il consacra sa maturité l'amenaient à consulter encore le parent qui avait été le guide de son adolescence. Ce n'est pas là une coïncidence fortuite; mais bien plutôt la fréquentation de Roulin a pu contribuer à prédisposer la jeune intelligence de Bertrand aux investigations qui devaient l'illustrer plus tard. La préhistoire, c'est l'histoire faite en grande partie au moyen des sciences naturelles; ni un historien, ni un naturaliste n'y peuvent exceller; pour y être apte, il faut combiner en soi ces deux disciplines; Roulin et l'École Normale présidèrent donc aux deux éducations qui

devaient agir sur le futur organisateur du Musée de Saint-Germain.

A cette double initiation il convient d'en ajouter une troisième que Bertrand reçut à l'école d'Athènes; ce fut là qu'il eut la révélation de l'archéologie. Il apprit à interpréter les monuments figurés à la lumière des textes; il acquit ainsi le sens aiguë de l'archéologue qui, après s'être rompu à son métier en s'aidant des livres, finit par pouvoir se passer d'eux et par comprendre à simple inspection le langage muet des formes. Par la suite, Bertrand fut amené à élargir la méthode classique; il fut un des créateurs de l'archéologie préhistorique qui est indépendante, par définition, de tout document écrit, et qui embrasse non seulement les manifestations les plus simples de l'art, mais encore celles mêmes de l'industrie.

L'école d'Athènes avait été fondée au mois de septembre 1846; Bertrand y entra en 1849; c'est dire qu'il n'y trouva pas une tradition fortement établie et qu'il fut libre de suivre sa propre inspiration. En 1850, il entreprit avec Beulé et Mézières une exploration du Péloponnèse; la carte dressée par l'état-major de l'expédition de Morée lui servit à placer dans leur cadre géographique les indications de Strabon et de Pausanias. Il a raconté son voyage dans quelques articles qui, publiés d'abord par le *Journal de Rennes*, furent ensuite réunis sous le titre : *D'Athènes à Argos*. Ce petit volume inaugure la série des livres charmants dans lesquels divers membres de l'école d'Athènes, faisant trêve un instant à leurs austères travaux, ont noté leurs impressions de route pour le plus grand bonheur de ceux qui aiment la Grèce. En

même temps que Bertrand esquisse de quelques traits sobres et justes les sites qui se présentent à sa vue, il rappelle les souvenirs littéraires qu'ils évoquent; voici les sources limpides et les claires fontaines dont Sophocle entendait le frais murmure à Trézène; Tirynthe « aux fortes murailles », Argos « qui a soif » portent encore l'empreinte de l'épithète homérique; et les Mégariens sont « laboureurs de pierres », comme au temps d'Isocrate; tous ces vieux mots qui chantent depuis tant de siècles dans la mémoire des hommes semblent, au contact de la réalité, reprendre une jeunesse immortelle.

Quoique dénuée de toute prétention scientifique, cette première publication de Bertrand a une réelle importance, car elle contient en germe des idées profondes sur la mythologie. Ainsi, parlant des mystères d'Eleusis, l'auteur est amené à se demander si les cérémonies, au lieu d'être le symbole de la légende, ne sont pas plutôt le tréfonds dont est issue la légende même, explication poétique et populaire d'usages incompris; ici le mythe doit être interprété par la religion, et non la religion par le mythe. Des travaux récents ont montré de combien d'applications diverses était susceptible la méthode que Bertrand me paraît avoir le premier indiquée. Un autre principe non moins exact est celui de la localisation des mythes; les poètes et les artistes de la Grèce, puis les Alexandrins et les Romains ont confondu dans un étrange chaos des traditions de tous les âges et de tous les pays; mais le voyageur qui visite les sanctuaires de la Grèce ne tarde pas à s'apercevoir que chaque divinité a une patrie distincte, qu'elle est à l'origine un dieu local et que son histoire est

inséparable de celle des hommes qui l'ont conçue et adorée. Nulle part cette vérité n'est plus évidente qu'en Arcadie; c'est là que Pausanias dit avoir compris pour la première fois la signification des mythes, tant cette contrée avait fidèlement conservé l'intégrité de ses cultes primitifs; Bertrand prit donc l'Arcadie comme sujet d'une étude de mythologie géographique qui fut sa thèse latine de doctorat. C'est encore la même idée qui se retrouve mise en œuvre dans la thèse française de Bertrand sur les dieux protecteurs des héros grecs et troyens dans l'Iliade. Si Ménélas et Agamemnon jouissent de la bienveillance de Héra, c'est parce qu'ils sont, comme elle, Argiens; Apollon, au contraire, dont les sanctuaires jalonnent toute la côte d'Asie, favorise Hector et déteste Achille; les préférences de ces dieux ne sont inexplicables qu'en apparence; elles sont toutes naturelles si l'on remonte jusqu'aux traditions régionales auxquelles les aèdes étaient tenus de se conformer. Les poèmes homériques ont donc conservé la trace d'un état de choses ancien où les divinités étaient indépendantes les unes des autres et se jalousaient comme les tribus qui leur avaient donné naissance. Mais, en même temps, ces poèmes nous montrent de quelle façon, sous l'influence de l'art et de la littérature, le polythéisme grec s'est organisé de manière à faire de tous les dieux une grande famille sur le modèle de la famille hellénique.

L'année même où Bertrand conquiert son titre de docteur ès lettres, survint un événement qui devait avoir une influence décisive sur sa vie entière; il fut adjoint, en qualité de second secrétaire, à la commission de la topographie des Gaules instituée le 17 juillet 1858; Napoléon III

demandait à cette commission de préparer les matériaux géographiques dont il avait besoin pour écrire son histoire de César; c'est ainsi que Bertrand fut amené à prendre dorénavant la Gaule pour sujet principal de ses études. Quatre ans plus tard, l'empereur, toujours préoccupé de César et de ses campagnes, décida d'installer au château de Saint-Germain un musée gallo-romain; Bertrand fut nommé en 1865 membre du comité d'organisation, et, quand le musée fut inauguré, en 1867, ce fut lui qu'on choisit comme conservateur. Ni la commission de la topographie des Gaules, ni le musée de Saint-Germain ne se sont renfermés dans les limites qui leur avaient été primitivement assignées; par la force même des choses, le champ de leurs recherches a pris une extension plus vaste; la Gaule au temps de la conquête romaine s'est trouvée en effet n'être que le terme d'une période antérieure, dont, il y a cinquante ans, deux ou trois personnes seulement soupçonnaient l'importance et l'immensité; avant toute histoire, pendant des milliers et des myriades d'années, des vies humaines ont été vécues sur le sol de la Gaule; on peut exhumer les vestiges qu'elles ont laissés après elles et remonter dans le passé à des origines de plus en plus lointaines; au-dessous des débris gallo-romains, les fouilles firent donc surgir les restes de ces âges éteints qui, derrière le monde connu des anciens, reculent à l'infini la perspective de nos connaissances; tout le préhistorique entra dans le musée de Saint-Germain.

Depuis l'année 1858, où Bertrand écrivit ses thèses de doctorat, jusqu'à l'année 1882, où il fut chargé du cours d'archéologie nationale à l'École du Louvre, s'écoule une

période de vingt-quatre années qui est la plus importante de sa vie, puisqu'elle est celle où son intelligence et sa volonté durent avoir leur pleine vigueur. Pendant ce long espace de temps, il ne publia aucun livre, car son *Archéologie celtique et gauloise*, dont la première édition est de 1876, n'est que la réunion en volume d'un certain nombre d'articles parus à des dates diverses. On fausserait donc complètement la physionomie de Bertrand si l'on se bornait à l'examen de ses ouvrages, qui ne sont certainement pas le résultat le plus considérable de son activité. Il fut avant tout le créateur et le directeur du musée de Saint-Germain; son incessante vigilance s'occupa de réunir les monuments préhistoriques et de les grouper en séries de plus en plus complètes; il trouva les divisions simples et précises qui, sans supposer des théories préconçues, rendent cependant possibles des classements méthodiques: toujours à l'affût des trouvailles, en quelque lieu qu'elles se produisissent, il les faisait aussitôt servir à l'enrichissement de ses collections; il entretenait avec les musées étrangers des relations constantes et ne reculait devant aucune démarche en Italie, en Suisse, en Allemagne, en Danemark ou en Suède, pour obtenir les moulages ou les empreintes des objets dont il ne pouvait avoir les originaux. Il conserva jusqu'à la fin ce zèle ardent et infatigable; c'est à l'âge de soixante-douze ans qu'il entamait avec le musée de Copenhague les laborieuses négociations grâce auxquelles on peut voir maintenant à Saint-Germain la seule reproduction galvanoplastique qui ait été autorisée du célèbre vase d'argent de Gundestrup. En même temps que Bertrand accroissait sans relâche les trésors confiés à

sa garde, il les signalait et les décrivait au fur et à mesure de leur apparition; il suggérait des rapprochements entre eux et s'efforçait d'en tirer des conclusions historiques; de là cette multitude de mémoires dans la *Revue archéologique*, ce fourmillement de notes dans le *Bulletin de la Société des antiquaires de France*, qui furent son apport constant au développement de la science. Le principal titre de Bertrand à notre admiration et à notre reconnaissance est d'avoir réuni et analysé des faits. Lui-même, dans son rapport sur le Congrès d'archéologie préhistorique qui se tint à Stockholm en 1874, a insisté sur l'importance capitale des faits; il écrivait : « Les nouvelles assertions apportées au Congrès ne reposent plus seulement sur des arguments de sentiment, ou, ce qui revient au même, sur un nombre de faits insignifiants : elles reposent sur un commencement de statistique, sur des chiffres faciles à contrôler. » « Il y a là, disait-il encore, des faits qui s'enchaînent, des faits positifs et précis comme en savent recueillir les patients travailleurs du Nord. » Quand, plus tard, Bertrand tenta d'interpréter les documents qu'il avait été l'un des premiers à rassembler, ses critiques purent différer d'avis avec lui, mais ils s'accordèrent à reconnaître l'intérêt des faits qu'il signalait. « Ce livre, dit M. d'Arbois de Jubainville en parlant de l'ouvrage sur les Druides et le Druidisme, est un recueil de faits dont on ne peut contester la valeur, ni souvent la nouveauté, quoique les explications proposées par le savant auteur soient de temps en temps difficilement acceptables. » Et M. G. Dottin d'écrire, dans un compte rendu consacré au même volume : « En supposant qu'on

n'accepte pas les théories de M. A. Bertrand, son livre n'en gardera pas moins une valeur documentaire et pourra être le point de départ de nouvelles études. »

En insistant sur la prédominance de la recherche et de l'exposition des faits dans l'œuvre de Bertrand, je ne crois point diminuer par là son mérite. Sans doute certains esprits trop imbus de rhétorique peuvent affecter quelque dédain pour ce qu'ils appellent les matériaux de la science; sans doute encore le vulgaire applaudira plus volontiers l'inventeur d'un système, fût-il faux, que le trouveur d'un fait bien constaté. Mais, en vérité, rien n'est plus injustifié que cette prétendue hiérarchie des valeurs intellectuelles. Pour découvrir un fait, il faut des qualités non moins grandes que pour échafauder une théorie; la terre a toujours tourné sur elle-même et cependant Galilée seul a su s'en apercevoir; ou encore, si nous revenons au préhistorique, lorsque Boucher de Perthes signala des traces de travail humain sur les silex de Saint-Acheul, il fit acte de génie. La faculté d'observer importe plus encore au progrès du savoir humain que l'imagination, et, si l'opinion publique ne lui rend pas toujours l'hommage qui lui est dû, c'est parce que l'éducation classique dont nous avons été nourris est toute littéraire et repose sur des principes antérieurs à la révolution opérée dans les esprits par le prodigieux développement des sciences au dix-neuvième siècle. Assurément, suivant l'axiome aristotélicien, il n'y a de science que du général; mais le général est un rapport entre des faits; il résulte d'eux; il est dominé par eux; l'idée suit le fait, elle ne le précède point; elle est son humble servante; elle doit être prête à se modifier à son

gré. Les faits ne sont comparables ni aux pierres dont se sert l'architecte pour élever son édifice, ni au fond sur lequel le peintre brosse ses tableaux; ils sont l'éternelle, la souveraine réalité dont la science n'est que le reflet sur le miroir de l'esprit humain; reflet mobile et changeant, la science est dans un perpétuel devenir; elle n'est pas individuelle et définitive comme une œuvre d'art; elle est la résultante à jamais inachevée des efforts prolongés et solidaires par lesquels les hommes, découvrant pas à pas les aspects infiniment multiples de l'être, travaillent de siècle en siècle à créer en eux la conscience future de l'univers.

Ces considérations m'autorisent, au moment où je dois parler des écrits de Bertrand, à rejeter à l'arrière-plan les opinions parfois discutables qu'il soutient et à mettre de préférence en lumière les faits avérés qu'il a rassemblés et classés; je me bornerai à présenter, en prenant Bertrand pour guide, un rapide aperçu des principales étapes par lesquelles nous nous acheminons en Gaule, à travers les âges préhistoriques, depuis les temps les plus reculés jusqu'à la conquête romaine. Dans cette immense période, il y a lieu de distinguer deux parties: l'une est celle qu'on peut appeler le préhistorique absolu; elle est antérieure aux plus anciennes chronologies; l'autre est celle du préhistorique relatif, ou, comme disait Broca, du protohistorique; elle est contemporaine des époques où, tandis que la Gaule ne connaissait point encore l'écriture, d'autres peuples étaient déjà parvenus à un degré de civilisation qui leur permettait d'avoir une histoire; ces textes écrits, même s'ils ne concernent pas directement la Gaule, peu-

vent cependant nous aider dans nos recherches sur un passé qui est relativement récent.

Au préhistorique absolu paraissent appartenir la totalité des âges de la pierre; ils ont dû embrasser plusieurs dizaines de milliers d'années, puisqu'il est certain que l'homme avait déjà une industrie et un art à l'époque quaternaire où le rhinocéros et le mammoth abondaient en France. Peut-on remonter plus loin encore et aller chercher les origines de l'homme jusque dans les terrains tertiaires? Deux théories, bien différentes l'une de l'autre, seraient disposées à l'admettre. D'une part, les monogénistes, croyant que tous les hommes sont issus d'une seule et même espèce, ont besoin, pour expliquer la différenciation des races humaines, de durées énormes; d'autre part, les transformistes, admettant que l'homme se rattache à l'animal, voudraient trouver, dans les époques antérieures au quaternaire, les vestiges du fameux anneau manquant qui démontrerait l'exactitude de leur hypothèse. Mais tandis que les premiers voient dans l'homme tertiaire l'*homo sapiens* de Linné, les seconds reconnaissent en lui un intermédiaire entre le singe et l'homme. Bertrand a discuté sérieusement l'hypothèse des monogénistes; il s'est livré à une enquête minutieuse sur les silex de Thenay qui appartiennent aux couches tertiaires et sur lesquels l'abbé Bourgeois pensait discerner l'intervention de l'homme; il a soumis à un examen sévère tous les arguments de Quatrefages; il a conclu qu'aucun fait indéniable n'avait jusqu'ici mis hors de doute l'existence de l'homme tertiaire. A l'égard des transformistes, il en a usé avec plus de désinvolture; leurs assertions, disait-il, étaient sans aucun fon-

dement; il refusait même de les prendre en considération dans la première édition de son livre sur « la Gaule avant les Gaulois »; et, dans la seconde édition, il ne mentionne l'anthropopithèque de M. de Mortillet que pour déclarer que ce malencontreux personnage a perdu beaucoup de terrain et que le mieux est de faire le silence autour de lui. Un pareil langage ne serait plus de mise aujourd'hui; depuis que, en 1894, Eugène Dubois découvrit dans les terrains pliocènes de Java les restes d'un anthropoïde auquel il donna le nom de *pithecanthropus erectus*, la thèse transformiste s'appuie sur une base solide; on ne peut plus la rejeter sans en donner de bonnes raisons, et les mémoires de Schwalbe, de Manouvrier et de Haeckel ne sauraient être traités de vaines rêveries.

A partir de l'époque quaternaire, les traces de l'homme se trouvent soit dans les grandes alluvions, soit dans les cavernes. Il y a là un principe de classification qui est utile pour disposer des objets dans les vitrines d'un musée, mais qui n'a pas une valeur scientifique absolue; si, en effet, les alluvions préglaciaires ou interglaciaires sont nécessairement fort anciennes, tandis que les cavernes ont conservé des restes d'âges plus récents, on ne peut dire cependant que l'homme des cavernes soit toujours postérieur à l'homme des alluvions; les cavernes ont été de tous temps des abris naturels et ont dû être habitées successivement par des générations sans nombre; rien ne s'oppose à ce qu'on y trouve des débris d'époques fort diverses dont les plus reculées seront contemporaines des alluvions. On a reproché à Bertrand d'avoir semblé parfois faire une distinction chronologique trop nette entre les alluvions et les cavernes. Les lecteurs

des *Matériaux pour servir à l'histoire de l'homme* ont gardé le souvenir des reproches éloquentes que lui adressa M. Cartailhac pour s'être montré sourd au témoignage de la mâchoire de la Naulette sous le prétexte qu'elle provenait d'une caverne; comme Bertrand déclarait que cette mâchoire ne desserrait pas les dents lorsqu'on l'interrogeait sur l'époque quaternaire, M. Cartailhac appelait à son secours des témoins irrécusables : « Mammouth, s'écriait-il, rhinocéros, hyène et grand cerf d'Irlande qui avez vécu avec l'homme à la mâchoire de la Naulette, n'êtes-vous donc plus quaternaires? Ne pouvez-vous répondre de son antiquité? » M. Cartailhac avait raison. Les objets de la pierre taillée doivent être datés, non pas seulement par les lieux où ils ont été trouvés, mais encore et surtout par la faune qui les accompagne. Il est vrai que ce nouveau criterium lui-même ne se montrera pas toujours d'une rigueur infaillible; cependant, on peut distinguer assez nettement deux périodes qui, quoique se confondant ensemble lors de l'époque de transition où on passe de la première à la seconde, n'en sont pas moins bien différentes l'une de l'autre; on les appellera du nom de l'animal qui les caractérise, l'âge du mammouth et l'âge du renne; le premier correspond à un régime de pluies intenses qui faisaient pousser une végétation luxuriante propre à nourrir de gros pachydermes; dans le second, au contraire, le climat devait être sec et froid.

Pendant les millénaires de l'âge du mammouth et de celui du renne, les armes et les outils de l'homme consistèrent essentiellement en silex taillés à éclats. On peut suivre le développement de cette industrie rudimentaire

en étudiant les procédés de la taille : à Saint-Acheul, où les silex sont associés à l'elephas antiquus et primigenius, au rhinoceros tichorhinus, au bos primigenius, les haches amygdaloïdes sont taillées des deux côtés; à la station du Moustier, les silex plano-convexes ne sont travaillés que sur une seule face; à Solutré, ils affectent la forme de pointes en feuilles de laurier fines et minces et se présentent au milieu de monceaux énormes d'ossements de chevaux. On reste stupéfait qu'avec des instruments aussi grossiers les hommes aient pu se défendre contre les terribles animaux dont ils étaient entourés et subvenir aux besoins les plus urgents de la vie; on s'étonne de la prodigieuse lenteur avec laquelle furent accomplis quelques progrès, progrès si insensibles qu'il faut une scrupuleuse attention pour relever les différences qui existent entre les divers types successifs de silex taillés.

Lorsque le renne devient abondant à côté du mammoth, quelques objets en os ou en bois de renne s'ajoutent aux silex; ce sont des harpons, des aiguilles, des poinçons, ou encore ces singuliers bâtons de commandement qui sont peut-être des trophées ou des amulettes. Mais si la présence du renne a produit un accroissement de civilisation, il ne faudrait cependant pas en conclure que cet animal fût domestiqué; il n'était peut-être qu'un gibier plus facile à atteindre et plus profitable. Les hommes de l'âge du renne furent des chasseurs et des pêcheurs; rien ne prouve qu'ils aient formé des tribus de pasteurs.

Cependant, au milieu des ténèbres de cette barbarie, éclate soudain la vive clarté de l'art; sur un morceau

d'os trouvé en 1874 à Thaingen, non loin du lac de Constance, quelques linéaments d'un dessin étaient encore visibles; en dégageant avec d'infinies précautions ce précieux fragment des concrétions calcaires qui le recouvraient, on a vu apparaître un renne tracé à la pointe avec une merveilleuse finesse; l'animal est représenté broutant; les palmes dentelées de ses bois, ses sabots, son allure même, sont rendus avec un réalisme qui nous frappe d'admiration; quelque sauvage que fût encore l'homme qui vivait dans l'abri sous roche de Thaingen, nous ne pouvons lui refuser d'avoir été un grand artiste. Ce spécimen, d'ailleurs, n'est point unique en son genre; bien avant qu'il eût été mis au jour, Lartet avait exhumé des os gravés dans les cavernes du Périgord; de plus en plus nombreux sont les débris d'os sur lesquels on peut reconnaître non seulement des rennes, mais encore des chevaux, des bovidés, des ours, des anguilles, voire même des phoques. Les Troglodytes ne se contentaient pas de graver; ils savaient aussi sculpter: on possède des manches de poignards qui sont taillés en forme de renne et on remarque avec quelle habileté le corps de l'animal a été replié sur lui-même, pour s'adapter à la main qui doit brandir l'arme. Plus récemment encore, dans les parties obscures et retirées de certaines grottes du sud-ouest de la France et de l'Espagne, on a découvert, gravées ou peintes, parfois cachées sous d'épaisses stalagmites, des représentations de mammoths, de bisons, d'équidés, de cervidés, dont quelques reproductions ont été apportées ici même par le D^r Capitan. Il est possible qu'en traçant ces dernières images, l'homme ait cru qu'il usait de moyens

magiques pour s'assurer la possession de son gibier préféré; mais, quel qu'ait été le motif qui a guidé sa main, ces dessins révèlent chez lui des qualités intellectuelles que son industrie ne nous aurait pas permis de supposer. On observera, en outre, que le sens artistique, si développé chez les Troglodytes, fait défaut aux âges postérieurs, en sorte qu'on peut se demander s'il ne fut pas le privilège d'une race qui disparut de la Gaule en même temps qu'émigrerait le renne.

C'est bien, en effet, à une vague ethnique nouvelle que Bertrand assignait les monuments, fort différents de ceux de la pierre taillée, qui appartiennent à l'âge de la pierre polie. Les instruments de la pierre polie ne paraissent pas être issus de ceux de la pierre éclatée par une évolution graduelle; la matière même qui les constitue a parfois changé et la jadéite ou la fibrolithe remplacent le silex pour les armes de luxe. Cet âge est, d'une part, celui des monuments mégalithiques; d'autre part, celui des cités lacustres.

Les monuments mégalithiques sont les dolmens avec leurs allées couvertes et leurs chambres, les menhirs ou pierres dressées et les cromlechs ou enceintes de pierres. Bertrand établit d'une manière définitive que les dolmens étaient des sépultures soit de chefs soit de tribus; il montra par quels procédés on les érigeait; il décrivit les bizarres sculptures qui en décorent les dalles; il en étudia l'aménagement intérieur et le mobilier funéraire; il indiqua quelle était l'idée maîtresse de cette architecture dont les blocs énormes donnent l'impression de la force et de la majesté. Puis il rechercha quelle était la distribution des

dolmens sur la surface de la Gaule; il dressa une carte statistique au moyen de laquelle il crut pouvoir établir que les monuments mégalithiques sont situés à l'ouest d'une ligne qui suit le Rhône et la Saône pour gagner Châlons en Champagne et se diriger ensuite vers Berlin. Si nous portons nos regards au delà des Gaules, nous voyons que l'aire des dolmens s'étend sans interruption sur une zone qui comprend la Scandinavie, le Danemark, le Mecklembourg, le Hanovre, l'Angleterre et une portion de l'Irlande, la majeure partie de la France et enfin le Portugal. Tout s'est passé comme si une population maritime, qui traversa la Suède et la Norvège pour descendre jusqu'à la péninsule ibérique, avait occupé les côtes, remontant le long des fleuves plus ou moins avant dans les terres et apportant avec elle des usages funéraires inspirés dans tous ces pays divers d'une même pensée religieuse. Il y a donc lieu d'admettre un grand courant hyperboréen qui décrit un quart de cercle immense dont les dolmens indiquent le tracé avec une certaine précision. Telle est la théorie qu'avait développée Bertrand avec beaucoup de force dans son mémoire sur les monuments dits celtiques qui fut couronné par l'Académie des Inscriptions en 1862.

En 1876 cependant, il nous avertit par une note que ses idées se sont modifiées et qu'il ne croit plus à une race des dolmens; mais il n'en maintient pas moins fermement ses conclusions sur la route suivie par la civilisation, sinon par les populations, de la pierre polie. Et, à vrai dire, sa thèse reste entière : entre la civilisation de la pierre éclatée et celle de la pierre polie, il y a solution de continuité;

ce ne sont pas les mêmes hommes qui sont les auteurs de l'une et de l'autre; entre elles se marque à l'origine l'abîme qui sépare deux races.

Nous touchons ici à l'une des conceptions les plus originales de Bertrand. Les études préhistoriques avaient été instituées par des naturalistes; elles se ressentirent longtemps de cette paternité; on avait transporté sur leur domaine des principes qui étaient familiers aux géologues; on se représentait les étapes de la civilisation comme des couches superposées, analogues à celles des terrains; on admettait que l'évolution de l'humanité avait obéi sur toute la surface du monde à des lois uniformes de stratification, et on énonçait comme un axiome évident la succession régulière et nécessaire d'âges partout et simultanément identiques. Bertrand protesta contre cette manière de voir; il introduisit dans la préhistoire la méthode de l'histoire; à la théorie des couches il substitua celle des courants; le développement de la civilisation est suscité et entretenu par de longues vibrations qui se propagent de lieu en lieu; on peut suivre dans sa marche chacune de ces ondes et se rapprocher ainsi graduellement du centre initial dont elle émane. Tel un fleuve énorme qui roule dans ses flots tumultueux toutes les croyances et toutes les inventions, toutes les joies et toutes les souffrances de l'homme, la civilisation est formée par une multitude d'affluents dont chacun augmente son volume et modifie la nature de ses eaux, charriant avec lui quelques débris des terres lointaines qu'il a parcourues.

A côté du courant hyperboréen parti d'Orient, qui introduisit en Gaule la civilisation mégalithique, les cités

lacustres nous révèlent l'existence d'un autre courant non moins intense qui vint des bords de la mer Noire en remontant la vallée du Danube. C'est la route que suivirent les fabuleux Argonautes pour arriver « aux lacs orageux qui s'étendent dans le pays des Celtes » ; la légende n'est peut-être ici que l'écho poétique d'une vieille tradition relative à des mouvements de peuples, et les héros qui accompagnaient Jason personnifient dans leurs courses errantes des tribus en quête d'une autre patrie.

D'où venaient-elles, ces troupes vagabondes, sinon de la mystérieuse et colossale Asie, qui déversa, même aux temps historiques, invasion sur invasion au delà du Caucase, les unes gagnant le nord par la Volga, le Don ou le Dniéper, les autres se dirigeant vers l'ouest par le Danube ? Les haches de pierre polie existent en Chine et en Indochine, et les Chinois, tout comme les bergers du Rouergue, leur donnent le nom de pierres de tonnerre ; des dolmens se dressent en Corée, aussi bien que sur les côtes de la Bretagne. La civilisation de la pierre polie a donc sillonné le monde de part en part. Elle apportait avec elle des éléments de progrès remarquables ; on lui doit l'art de domestiquer les animaux ; certaines espèces furent introduites par elle ; ainsi le cheval asiatique, dont sont issus les chevaux bretons et limousins ; le bœuf asiatique, qui se retrouve en Camargue ; enfin le chien, dont les hommes de la pierre taillée, bien que vivant de la chasse, paraissent avoir ignoré l'existence. D'autres espèces, d'origine indigène, furent domestiquées sur place. Ce changement décisif correspond à l'extinction de la faune que caractérise le renne ; les animaux au milieu desquels vivent les habitants

des cités lacustres et les constructeurs des dolmens sont ceux qui nous entourent aujourd'hui. En même temps apparaissent les arbres fruitiers. On a des peignes pour carder le lin, on fait des tissus et on tresse des filets; quoique le tour du potier soit encore inconnu, on façonne à la main des ustensiles en terre noire, imparfaitement cuits au four. Tous les éléments d'une existence sédentaire, agricole et pastorale et d'une organisation sociale déjà fort développée sont les indices qu'avec la pierre polie un état de choses nouveau s'est constitué.

Mais une révolution plus radicale encore fut produite par l'initiation des hommes à l'usage des métaux. Une sorte de respect religieux plane dans les traditions grecques sur les montagnards phrygiens qui détinrent autrefois les secrets de la métallurgie; les premiers forgerons furent considérés comme des magiciens qui apportaient aux mortels une invention divine. De fait, ce sont les métaux qui ont transformé l'humanité; ils annoncent l'aube des temps historiques. Quand ils font leur apparition à côté des instruments en pierre polie, nous sortons du préhistorique absolu pour entrer dans le préhistorique relatif, car déjà la voix du monde hellénique commence à parvenir jusqu'à nous.

Le métal des cités lacustres de la Suisse est le bronze; c'est aussi le bronze qui domine presque exclusivement en Suède, en Danemark, en Irlande et en Grande-Bretagne aussitôt après l'âge de la pierre. Le poète Lucrèce, dans un vers souvent cité, rappelle que l'usage du bronze précéda celui du fer :

Sed prior æris erat quam ferri cognitus usus.

L'antériorité du bronze sur le fer est encore attestée par toute une série de pratiques religieuses des Étrusques et des Romains qui rendaient obligatoire l'usage des instruments de bronze, ou qui exigeaient des sacrifices expiatoires lorsqu'on avait dû se servir du fer, métal nouveau et maudit, dans une enceinte sacrée. Il semble donc bien qu'il y ait eu un âge du bronze intermédiaire entre l'âge de la pierre et l'âge du fer. Tout en reconnaissant les faits que nous venons de rappeler brièvement, Bertrand estimait cependant que le terme « âge du bronze » est trop absolu, car il donnerait à entendre que tous les peuples ont dû passer par cette phase de civilisation ; or la Gaule, tout au moins, fait exception à cette prétendue règle ; des armes de bronze ont pu y être importées par le commerce, mais elles se trouvent associées soit à des objets de pierre polie, soit à du fer, et ne sont point l'indice d'un état social particulier. Cette opinion de Bertrand, qui s'accorde avec les théories soutenues autrefois par divers savants allemands, a rencontré en France des contradicteurs, parmi lesquels il faut citer surtout MM. Chantre et de Mortillet. L'article « âge » de la *Grande Encyclopédie* comprend deux parties, l'une signée Bertrand, l'autre de Mortillet ; les deux thèses opposées y sont donc en présence.

S'il n'est pas certain que le bronze ait eu pour véhicule des migrations de peuples, il n'en est pas de même du fer, dont l'introduction en Gaule est due à ces nations qu'une étroite parenté linguistique a permis de grouper ensemble sous le nom d'Aryens ou Indo-Européens. Les premiers témoignages des historiens de l'antiquité classique sur les régions du nord de l'Europe les représentent comme habi-

tées par des peuplades diverses qu'on réunissait sous le nom de Celtes; plus tard seulement, on parle des Galates ou Gaulois, et ce terme est alors parfaitement déterminé, puisqu'il s'agit des bandes guerrières qui prirent Rome et menacèrent le sanctuaire de Delphes. En se fondant sur ces textes, Bertrand se crut autorisé à distinguer la période celtique de la période gauloise qui la suivit. A vrai dire, cette détermination de celtique prête le flanc à la critique, car le mot « Celte », du moment qu'on le détourne du sens précis qu'il a lorsqu'on l'applique à une famille de langues, devient un de ces termes ambigus qui jettent la confusion dans les idées. Il importe de se rappeler que pour Bertrand, comme pour les auteurs grecs ou romains, le nom de Celtes sert simplement à désigner les tribus aryennes qui précéderent les Gaulois de l'histoire, et qui ne sont peut-être que leurs ancêtres.

D'après un passage de Tite-Live, les Celtes de la Cisalpine seraient venus de la France actuelle sous le règne de Tarquin l'Ancien. Cette assertion avait déjà paru suspecte à bon nombre d'auteurs graves; Bertrand en démontra la fausseté; il fit voir que les Celtes ont eu leur centre d'expansion sur le Danube et non en France, et qu'ils ont dû franchir les montagnes, non près de Turin, mais au col du Brenner dans les Alpes Rhétiques. Les preuves qu'il en donne sont exposées dans le livre qu'il publia en collaboration avec M. Reinach, sous le titre *Les Celtes dans les vallées du Pô et du Danube*. L'existence de la route du Danube au Pô à travers les Alpes est établie par l'archéologie, qui signale une incontestable parenté entre les objets en fer provenant de Hallstatt dans les Alpes

d'Autriche, ou de Kuffarn en Styrie, et le mobilier funéraire des tombes de Golasecca au sud du lac Majeur. Ces objets, qui appartiennent au premier âge du fer, sont décorés d'une manière fort originale; sur le flanc des situles, sur les casques ou sur les plaques de ceinturon, on voit des scènes de chasse, de banquets, d'agriculture; le fameux combat du ceste y est souvent représenté tel que l'a chanté Virgile. Le bouclier d'Achille, décrit par Homère, suppose un art tout semblable,

Bertrand n'a pas eu le temps de terminer son traité général de la science du préhistorique qui devait comprendre encore les âges du fer postérieurs à l'époque de Halstatt et se terminer avec les temps gallo-romains; mais on trouverait dans ses articles de la *Revue archéologique* plusieurs des faits et des idées qui auraient certainement figuré dans cette partie de son œuvre. Bertrand est un des savants qui ont le plus contribué à tirer au clair l'histoire autrefois confuse des peuples gaulois, et à élucider, au moyen des monuments non écrits, les textes classiques trop peu nombreux qui ont conservé quelque souvenir de nos origines nationales.

La méthode qu'il pratiquait dans ces recherches sur des temps où l'histoire existe à peine, il eut un jour l'idée d'en affirmer la valeur en la mettant à l'essai pour une époque beaucoup plus récente, l'ère mérovingienne. Cette incursion dans un domaine qui n'était point le sien nous a valu son beau mémoire sur les bijoux de Jouy-le-Comte. A l'occasion de l'achat, par le musée de Saint-Germain, de bijoux mérovingiens trouvés en Seine-et-Oise, il eut l'idée de dresser la liste des endroits où s'étaient rencontrées des

fibules du même type que celles de Jouy-le-Comte; il reconnut que ces localités se concentraient entre la Seine et le Rhin; il eut alors l'intuition qu'à ce groupement archéologique devait correspondre un groupement politique. Poursuivant et étendant son étude, il constata que les plaques de ceinturon sur lesquelles étaient représentés tantôt Daniel dans la fosse aux lions, tantôt un homme en adoration, étaient particulières à la Savoie, à la Suisse occidentale et au Jura. Enfin il délimita dans le Languedoc un autre ensemble de sépultures caractérisé par des verroteries cloisonnées d'un type spécial. Derrière ces trois groupes déterminés par les cimetières, il devina les trois branches du tronc germanique qui pénétrèrent en Gaule : les Francs, les Burgondes et les Goths. Les notes que lui fournit M. Longnon lui permirent de démontrer l'accord absolu qui existe à ce sujet entre les témoignages écrits et les résultats des fouilles. Ainsi se trouvait légitimée, par une application aux temps historiques, la méthode de statistique archéologique que Bertrand suivait avec confiance lorsqu'il s'agissait des époques reculées où la preuve ne peut être faite par des textes.

Dans le dernier volume qu'il publia en 1897, Bertrand a repris l'étude du préhistorique de la Gaule en s'attachant uniquement à la formation des croyances religieuses. Une religion n'est intelligible qu'au point de vue de l'historien; elle est l'ensemble de toutes les survivances qu'ont laissées après elles les générations qui nous ont devancés; elle est faite de toutes les hérédités qui sont la substance de nos âmes; elle ne se laisse donc pas déduire, comme un système philosophique, d'un petit nombre de principes

directeurs : elle est en réalité composée des apports les plus hétérogènes ; il faut dissocier ces éléments, les assigner aux âges et aux races qui leur ont donné naissance, les interpréter avec une méthode souple et variable qui tienne compte à chaque instant des conditions changeantes au milieu desquelles évolue le plus complexe de tous les problèmes.

L'époque quaternaire et celle des cavernes ne nous ont livré aucun monument qui puisse nous apprendre quel culte célébraient les hommes de ces âges reculés ; peut-être cependant y aurait-il lieu maintenant de n'énoncer cette affirmation qu'avec quelque réserve, car les peintures de certaines cavernes semblent, comme nous l'avons vu, ne pouvoir s'expliquer que par des préoccupations de magie. A l'époque de la pierre polie, la magie a laissé des traces plus manifestes et plus nombreuses : les dessins qui décoraient les dalles de l'allée couverte de Gavr'-Inis ont été expliqués comme la reproduction agrandie du réseau de lignes ondulées ou concentriques qui se marquent sur l'extrémité de nos doigts ; peut-être sommes-nous ici dans la tombe d'un chiromancien. Au tumulus-dolmen de Mané-Lud on dut immoler des chevaux dont les têtes furent placées sur des menhirs plantés en demi-lune, et sur le sol on aligna dans le sens que suit la marche du soleil des haches et des perles en pierres rares qui paraissent avoir eu un sens mystique. Les ouvertures circulaires qui sont pratiquées dans le fond de plusieurs dolmens semblent avoir été destinées à permettre au mort de communiquer avec le monde extérieur. Les cupules et les signes cabalistiques qu'on relève sur des monuments mégalithiques, aussi bien que sur des

roches à l'entrée des montagnes, sont comme une écriture dont le secret est perdu. Dans tous ces faits dont le faisceau grossit chaque jour, Bertrand voyait les indices d'un état religieux analogue au chamanisme des peuples de la Mongolie; à ce chamanisme ancien il attribuait les sacrifices humains qui se perpétuèrent jusqu'au temps de César, et certaines superstitions relatives aux vertus des pierres et à l'astrologie qui se sont transmises presque jusqu'à nous; puis, reprenant une idée de François Lenormant, il admettait que ces croyances religieuses s'expliquaient par une prépondérance des peuples touraniens ou scythiques antérieurement aux migrations indo-européennes. Cette hypothèse grandiose ne paraîtra pas chimérique à ceux qui voient en Chaldée la civilisation la plus ancienne être réputée d'origine touranienne, tandis qu'à l'extrémité de l'Orient toute la primitive histoire n'est que le récit des luttes soutenues par les Chinois pour conquérir graduellement leur territoire sur des tribus turques, cependant qu'en Occident les plus récentes recherches sur l'étrusque tendent à expliquer cette langue soit par le finnois, soit par le turc, c'est-à-dire par des idiomes touraniens.

Les Aryens, introducteurs des métaux en Europe, apportèrent avec eux le culte du feu sacré et celui du soleil qui ont laissé dans notre civilisation une empreinte profonde; les feux de la Saint-Jean sont la continuation des Palilies que Rome célébrait au solstice d'été; le feu sacré de Tara, la capitale sainte de l'Irlande, est l'équivalent du feu des Vestales; la croix gammée ou svastika et la roue sont des symboles qui attestent que le culte du soleil se répan-

dit et subsista partout où pénétrèrent des Aryens. Il y a là tout un ensemble de croyances ineffaçables dont les origines se confondent avec celles de la famille indo-européenne.

Si nous quittons ces pratiques et ces superstitions qui sont générales, les unes dans le groupe touranien, les autres dans le groupe aryen, et si nous considérons ce qui appartient en propre à la religion gauloise, nous nous trouvons en présence d'un corps de prêtres qui sont les druides, et d'un panthéon bizarre où des dieux cornus figurent au milieu de divinités grecques ou romaines plus ou moins modifiées par l'adjonction de symboles celtiques. Je n'ose aborder ici ces deux sujets qui sont encore pleins d'obscurité; j'ai lu avec le plus vif intérêt les considérations de Bertrand sur les collèges de druides dans lesquels il voyait des communautés analogues aux lamaserias du Tibet, et sur les divinités kimro-belges qui furent adoptées par l'art gallo-romain; mais il me serait difficile de résumer ses idées sans les altérer, et je n'ai pas l'autorité nécessaire pour les critiquer.

Arrivé au terme de mon étude sur l'homme qui fut un des fondateurs d'une science encore en voie de formation, je crains de n'avoir su lui rendre qu'imparfaitement justice. Je voudrais dire du moins l'attrait singulier que m'ont paru offrir ces recherches, la grande estime que j'ai conçue pour Bertrand. Argonaute improvisé, j'ai dû m'aventurer malgré moi « au milieu des lacs orageux qui s'étendent dans le pays des Celtes »; nous voguions sur une mer immense d'humanité; la houle qui nous portait se creusait toujours plus profonde; dans notre sillage émergeaient par delà

l'histoire les siècles innombrables qui l'ont précédée; et j'ai gardé de ces visions étranges comme un éblouissement. Un vieux pilote nous guidait; les yeux fixés sur des constellations nouvelles, il poursuivait de découverte en découverte sa course hardie, et dans son clair regard je distinguais la lueur sacrée, la flamme qui brûle dans les prunelles de tous ceux, poètes ou découvreurs, qui font œuvre créatrice et qui vont vers les rivages inexplorés de l'art ou de la science à la conquête de la Toison d'or.

BIBLIOGRAPHIE

DES

PRINCIPALES PUBLICATIONS D'ALEXANDRE BERTRAND

1858. — Étude de mythologie et d'archéologie grecques. D'Athènes à Argos. (In-12 de 297 p.)
1858. — Essai sur les dieux protecteurs des héros grecs et romains dans l'*Iliade*. (In-8 de 190 p.)
1859. — De fabulis Arcadiæ antiquissimis. (In-8 de 91 p.)
1861. — Les tombelles d'Auvenay. (*Rev. archéol.*, 1861, I, p. 1-11.)
1861. — Le musée de Namur. (*Rev. archéol.*, 1861, II, p. 81-87.)
1861. — Le musée de Besançon. (*Rev. archéol.*, 1861, II, p. 377-392.)
1861. — Quelques difficultés du second livre des Commentaires étudiées sur le terrain (en collaboration avec le général Creuly). (*Rev. archéol.*, 1861, II, p. 453-466.)
1862. — Le musée Campana. (*Rev. archéol.*, 1862, I, p. 268-272.)
1862. — Un vase et un pendant de collier provenant des fouilles de Camiros. (*Rev. archéol.*, 1862, II, p. 264.)
1863. — L'enceinte du Haram-ech-chérif et le temple de Salomon à Jérusalem. Analyse d'un mémoire de M. de Saulcy. (*Rev. archéol.*, 1863, I, p. 12-31.)

1863. — Les monuments primitifs de la Gaule. Monuments dits celtiques. Dolmens et Tumulus. (Cet article reproduit la conclusion d'un mémoire couronné l'année précédente par l'Académie des Inscriptions.) (*Rev. archéol.*, 1863, I, p. 217-237.)
1863. — Un mot sur les mesures itinéraires en Gaule à l'époque gallo-romaine. (*Rev. archéol.*, 1863, I, p. 344-349.)
1863. — Les voies romaines en Gaule. (Résumé du travail fait pour la Commission de la topographie des Gaules.) (*Rev. archéol.*, 1863, I, p. 406-412, et 1861, II, p. 62-69, p. 148-173 et p. 342-350.)
1863. — Le calice de Chelles, œuvre de Saint-Éloy. Analyse d'un mémoire de M. Grésy. (*Rev. archéol.*, 1863, II, p. 21-25.)
1863. — Fouilles du Chatelier, près Avranches. (*Rev. archéol.*, 1863, II, p. 422-426.)
1863. — Monuments dits celtiques dans la province de Constantine. (*Rev. archéol.*, 1863, II, p. 519-530.)
1864. — Les anciennes populations de la Gaule. (*Rev. archéol.*, 1864, I, p. 323 et p. 404.)
1864. — Opinion de M. de Vogüé sur le Temple de Jérusalem. (*Rev. archéol.*, 1864, I, p. 428.)
1864. — De la distribution des dolmens sur la surface de la France. Nouvelle note avec carte. (*Rev. archéol.*, II, p. 144-154.)
1865. — Les ruines d'Araq-el-émir. Analyse d'une mémoire de M. de Sauley. (*Rev. archéol.*, 1865, I, p. 474-485.)
1866. — Collier en coquillages découvert à Vignely (Seine-et-Marne). (*Rev. archéol.*, 1866, I, p. 285-286.)
1866. — Compte rendu de l'ouvrage de M. de Sauley : Les derniers jours de Jérusalem. (*Rev. archéol.*, 1866, II, p. 446.)
1866. — Compte rendu de l'ouvrage de M. de Mortillet : Le signe de la croix avant le christianisme. (*Rev. archéol.*, 1866, II, p. 447.)
1869. — Quelques inscriptions du sud-est de la Gaule. (*Rev. archéol.*, 1869, I, p. 301-309.)
1873. — Tumulus de la Tauride. (*Rev. archéol.*, 1873, I, p. 203-206.)
1873. — Deux mors de cheval en bronze (Mœringen et Vaudrevanges). (*Rev. archéol.*, 1873, I, p. 327-332.)
1873. — Sceaux ou cistes en bronze à côtes. (Extrait du mémoire sur les tumulus gaulois du Magny-Lambert.) (*Rev. archéol.*, 1873, I, p. 361-372.)

1873. — Note sur quelques découvertes récentes : trois épées en fer et un vase en bronze. (*Rev. archéol.*, 1873, II, p. 321-328.)
1873. — Note sur quelques bronzes étrusques de la Cisalpine et des pays transalpins. (Lue à l'Académie des Inscriptions le 3 oct. 1873.) (*Rev. archéol.*, 1873, II, 363-373.)
1873. — Les tumulus gaulois de la commune de Magny-Lambert (Côte-d'Or). (Fouilles faites sous le patronage de la commission de la topographie des Gaules.) (*Mémoires de la Société nationale des antiquaires de France*, tome XXXIV, 1873, p. 287-381.)
1873. — Celtes, Gaulois et Francs (Lettres au docteur Broca). (*Rev. archéol.*, 1873, p. 236-250, p. 422-435, p. 629-643.)
1874. — Le kestre ou kestrosphendone (Note lue à l'Académie des Inscriptions). (*Rev. archéol.*, 1874, I, p. 73-78.)
1874. — Sépulture à incinération de Poggio-Renzo près Chiusi (Italie). (*Rev. archéol.*, 1874, I, p. 209-222, et 1874, II, p. 155-157.)
1874. — Le renne de Thaïngen. (*Rev. archéol.*, 1874, I, p. 290-307.)
1875. — Le Casque de Berru. (Note lue à la Société des antiquaires de France). (*Rev. archéol.*, 1875, I, p. 244-253.)
1875. — Les Gaulois. (Lu à l'Académie des Inscriptions en avril 1875.) Reproduction de l'article « Galli » du Dictionnaire archéologique de la Gaule. (*Rev. archéol.*, 1875, I, p. 281-303 et p. 391-394.)
1875. — Le Vase de Graeckwyl. (*Rev. archéol.*, 1875, II, p. 174-185.) (Voir Dictionnaire archéologique de la Gaule.)
1875. — Rapport sur les questions archéologiques discutées au Congrès de Stockholm. (Rapport adressé au ministre de l'Instruction publique dont Bertrand avait été le délégué au Congrès de Stockholm.) (*Rev. archéol.*, 1875, II, p. 246-298 et p. 322-337.)
1876. — Archéologie celtique et gauloise. (In-8 de xxxii et 464 p.)
1876. — De la valeur des expressions Κελτοί et Γαλάται, Κελτική et Γαλατία dans Polybe. (Lu à l'Académie des Inscriptions en décembre 1875.) Réponse aux critiques suscitées par l'article sur les Gaulois. (*Rev. archéol.*, 1876, I, p. 1-24, p. 73-98 et p. 153-161.)
1877. — Numismatique de la province du Languedoc. Période antique. (Résumé des opinions de M. P. Charles Robert.) (*Rev. archéol.*, 1877, II, p. 91-101.)

1878. — Conférence sur les populations primitives de la Gaule et de la Germanie. (Extrait du Bulletin de l'Association scientifique.) (*Rev. archéol.*, 1878, II, p. 112-128.)
1878. — Les peuples préhistoriques de la région centrale de l'Europe. (Conférence faite à l'Association scientifique de France à la Sorbonne, le 25 avril 1878; compte rendu analytique par M. Grignot, dans le volume intitulé: « Conférences de l'Association scientifique de France à la Sorbonne pendant les années 1878, 1879, 1880 ». Paris, chez Ghio, 1881.)
1879. — De la valeur historique des documents archéologiques. (Conférence faite à la séance générale de la Société archéologique d'Eure-et-Loir, le 15 mai 1879.)
1879. — Note précédant le rapport d'Abel Maître sur le Casque en fer du musée d'Agen. (*Rev. archéol.*, 1879, I, p. 216.)
1879. — Les Bijoux de Jouy-le-Comte (Seine-et-Oise) et les cimetières mérovingiens de la Gaule. (*Rev. archéol.*, 1879, II, p. 193-210.)
1880. — L'Autel de Saintes et les triades gauloises. (*Rev. archéol.*, 1880, I, p. 337-347; 1880, II, p. 1-18 et p. 70-84.)
1882. — Les Divinités gauloises à attitude buddhique. (Nouvelle note pour faire suite à l'étude sur l'Autel de Saintes.) (*Rev. archéol.*, 1882, I, p. 321-327.)
1883. — Les Ibères et les Ligures de la Gaule. (Extrait du Dictionnaire d'archéologie celtique.) (*Rev. archéol.*, 1883, I, p. 31-46.)
1884. — La Gaule avant les Gaulois d'après les monuments et les textes. (In-8 de 204 p.)
1884. — L'amentum et la cateia sur une plaque de ceinture en bronze avec figures du cimetière gaulois de Watsch (Carniole). (*Rev. archéol.*, 1884, I, p. 102-108.)
1884. — Les Deux divinités gauloises de Sommerécourt (Haute-Marne). (*Rev. archéol.*, 1884, II, p. 301-304.)
1889. — Archéologie celtique et gauloise. Deuxième édition, revue et augmentée. (In-8 de xxxii et 464 p.)
1891. — La Gaule avant les Gaulois, d'après les monuments et les textes (forme le premier volume de « Nos Origines »). Deuxième édition entièrement remaniée avec notes annexes de MM. R. Collignon, Ernest Hamy, M. Berthelot, Ed. Piette et Salomon Reinach. (In-8 de xv et 349 p.)

1893. — Le Vase d'argent de Gundestrup (Jutland). (*Rev. archéol.*, 1893, I, p. 283-291.) 2^e article sur le même sujet. (*Rev. archéol.*, 1894, I, p. 152-169.)
1894. — Les Celtes dans les vallées du Pô et du Danube (en collaboration avec Salomon Reinach (forme le second volume de « Nos Origines »). (In-8 de vii et 241 p.)
1896. — Les Druides et le Druidisme, leur rôle en Gaule. (*Rev. archéol.*, 1896, II, p. 273-278.)
1897. — La Religion des Gaulois. Les Druides et le Druidisme (forme le troisième volume de « Nos Origines »). (In-8 de 436 p.)
1901. — Réflexions sur l'Inquisition au moyen âge (suivies d'extraits de « l'Histoire de l'Inquisition », par M. Ch. Lea), par Alexandre Bertrand, président d'honneur des « Bleus de Bretagne ». Paris, Société nouvelle de librairie et d'édition, 17, rue Cujas.

Dans le *Bulletin de la Société des antiquaires de France* ont paru de très nombreuses notes de Bertrand. On en trouvera le détail dans la table alphabétique (1807-1889) rédigée par M. Maurice Prou en 1894. — Dans la *Grande Encyclopédie*, voir les articles « Age » et « Archéologie ». — Articles divers dans le *Dictionnaire archéologique de la Gaule*.